

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## ***Les Inscapes d'Hopkins***

Robert Mélançon

Volume 23, Number 2 (134), March–April 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mélançon, R. (1981). Review of [*Les Inscapes d'Hopkins*]. *Liberté*, 23(2), 139–143.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Poésie

ROBERT MÉLANÇON

## Les *Inscapes* d'Hopkins\*

Par une coïncidence assez remarquable, sur laquelle il faudrait peut-être s'interroger, deux des plus grands poètes de langue anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont *rien* publié de leur vivant : l'Américaine Emily Dickinson et l'Anglais Gerard Manley Hopkins. Ils nous parlent pourtant plus aujourd'hui que peut-être tout autre de leurs contemporains. Leurs œuvres ont peu en commun sinon ce destin inusité (il est rarissime qu'une telle fortune posthume ait été précédée par une méconnaissance aussi entière). Sinon l'âpreté, la densité, l'absence de toute concession, et qu'elles furent l'une et l'autre édifiées dans la solitude (une solitude plus radicale, semble-t-il, pour Emily Dickinson que pour Hopkins). Aussi qu'elles présentent les plus grandes difficultés.

Hopkins, en particulier, s'est créé un langage qui déconcerte au moins autant, mais pour des raisons tout autres, que celui de Mallarmé : « on dirait, écrit son traducteur Pierre Leyris, que Hopkins cherche à retrouver un âge d'or du langage où serait bannie toute syllabe morte ou demi-morte n'exerçant qu'une fonction logique séparée ; où les substantifs, les adjectifs, les ver-

---

\* G.M. Hopkins, *Poèmes/Poems*, traduction, introduction et notes par Jean-Georges Ritz, Paris, Aubier-Montaigne, 1980 ; Gerard Manley Hopkins, *Poèmes accompagnés de proses et de dessins*, choix et traduction de Pierre Leyris, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

bes, les adverbes échangeaient à volonté leurs rôles ». Il faut entendre cela littéralement, comme en fait foi ce finale d'un sonnet de 1885 : « ... *leaves me a lonely began* » (littéralement : « ... me laisse un solitaire commençai »), où un verbe au parfait (« *began* ») est employé substantivement. Mais il y a plus que cette audace formelle. Hopkins, le poète le plus concentré qui soit, s'attachait à saisir ce qu'il appelait (d'un néologisme forgé sur le suffixe *-scape*, qui apparaît dans un mot comme « *landscape* ») l'*inscape* des choses, qu'on pourrait sommairement définir (de façon très insuffisante ; il faut se reporter aux textes) comme l'unité intérieure, le dess(e)in d'un être. L'objet même de cette poésie, c'est par conséquent ce dont l'appréhension reste la plus difficile.

C'est dire que rien n'est plus inattendu que la publication simultanée de deux traductions françaises d'Hopkins. Sa poésie passe pour intraduisible, presque intraduisible. Pierre Leyris dit pudiquement « qu'il n'est pas aisé de traduire Hopkins » ; Jean-Georges Ritz, pour sa part, avoue carrément qu'il s'agit d'une « impossible gageure » et « qu'aucune des richesses verbales, des assonances, des consonances et des allitérations qui font l'originalité et la beauté du texte anglais ne peuvent (*sic*) « passer » en français. »

Il faut d'abord disposer d'une objection de principe avant d'aborder cette difficulté qu'il y a à traduire Hopkins. On invoque presque inévitablement l'adage italien lorsqu'on discute de traductions de poèmes, comme si c'était toujours trahir que traduire. Aux victimes de la superstition que toute traduction est un affadissement de l'original, on suggérerait de comparer le texte de Poe aux versions françaises qu'en ont donné Baudelaire pour les contes et Mallarmé pour les poèmes : passer de ces traductions aux originaux, c'est quitter un écrivain de premier ordre, précis, inventif, profond, pour un prosateur ampoulé doublé d'un fade versificateur. L'exemple est connu, mais les préjugés, surtout s'ils sont passés en proverbes, résistent indéfiniment au démenti des faits. La plupart des traductions de poèmes restent, il est vrai, d'inqualifiables trahisons. Deux exemples entre mille, que je choisis parce qu'ils passent souvent, on se demande pourquoi, pour d'inégalables réussites : le kitsch pseudo-médiéval par quoi André Pézard a prétendu transposer Dante, et les

mièvreries rimées dans lesquelles Jean Fuzier et Yves Denis ont travesti Donne. Mais il n'y a là nulle fatalité ; on connaît l'admirable travail de Philippe Jaccottet, auquel je n'ajouterai, parce qu'elle est récente, que l'extraordinaire réussite de Jacques Roubaud transposant pour la première fois en authentiques poèmes français un vaste ensemble des troubadours provençaux\*.

Reste que la poésie d'Hopkins présente des difficultés particulières au traducteur français. J'en distinguerais deux. Cette poésie est comme toute poésie liée à sa langue originelle ; mais l'anglais d'Hopkins tourne délibérément dos au versant roman de l'anglais pour se faire aussi saxon, aussi germanique qu'il est possible. D'autre part, il y a son rythme, ce « *sprung rhythm* » qu'il est indispensable de rendre tant il est consubstantiel au propos d'Hopkins mais dont l'accentuation assez monotone du français semble interdire tout équivalent. La première de ces difficultés est insurmontable, il faut s'y résoudre : le français ne dispose pas comme l'anglais de deux registres de vocabulaire, et il est impossible d'y rendre, même approximativement, l'effet créé par la préférence d'Hopkins pour les mots d'origine saxonne *contre* les mots d'origine romane. La seconde, toutefois, me paraît beaucoup moins décisive qu'on ne le croit d'habitude. De toute évidence, ni la prosodie française classique (disons l'alexandrin de Racine), ni le vers romantique (celui d'Hugo), ni ce que Jacques Roubaud a proposé d'appeler le « vers libre standard » (celui de Reverdy, d'Éluard) ne peuvent rendre ce rythme heurté, fondé sur des variations d'intensité plutôt que sur le compte des syllabes ou sur la disposition des accents. Mais la métrique syncopée de certains poètes de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (ceux précisément que la réforme malherbienne a longtemps voués à l'oubli, par exemple Jodelle) s'en révèle, me semble-t-il singulièrement proche. Ce vers fait d'ailleurs retour dans la poésie française actuelle, chez Denis Roche, Jacques Roubaud, Jude Stefan, et son emploi (moins la rime) n'aurait rien d'archaïsant. Quoiqu'il en soit aucune des deux traductions qui nous sont proposées ne s'engage dans cette voie.

---

\* Jacques Roubaud, *les Troubadours*, Anthologie bilingue, Paris, Seghers, 1980.

Celle de Jean-Georges Ritz n'a pas d'ambitions littéraires. Elle veut n'être qu'un instrument pour faciliter l'accès à une œuvre particulièrement ardue. « Nous avons dit ce qu'il dit avec les ressources de notre langue, avec l'inévitable clarté française. Le texte du poète est là pour permettre à chacun de retrouver ce que nous ne pouvions que suggérer. » Cette traduction constitue une version aussi littérale que possible, qui n'a pour but que de permettre la lecture de l'original sans qu'on soit arrêté à chaque ligne par des difficultés linguistiques. Elle s'adresse donc d'abord, assez paradoxalement, à des lecteurs qui connaissent l'anglais ou, du moins, qui en savent assez pour se reporter au texte après avoir consulté la traduction. Étant donnée la difficulté linguistique considérable des poésies d'Hopkins (qui déconcerte parfois les anglophones eux-mêmes), cette version est utile, à peu près comme les commentaires d'Émilie Noulet aux poèmes de Mallarmé ; elle prétend simplement lever les difficultés préalables à une vraie lecture. Elle a donc une valeur surtout documentaire. Ce projet documentaire ou, si on préfère, pédagogique, est d'ailleurs celui de tout le livre. Jean-Georges Ritz est un universitaire et cela se sent (dois-je préciser que ce n'est *pas* là une injure ?) : on trouve dans son livre une chronologie assez détaillée, une introduction d'une soixantaine de pages agrémentée d'abondantes notes, une bibliographie, un glossaire et, en appendice, jusqu'à une explication de texte en bonne et due forme. C'est donc un livre d'étude plus qu'un livre de lecture.

Celui de Pierre Leyris, par contre, veut être un livre de lecture\*. Ce que Leyris a tenté, sur un nombre assez restreint de textes fondamentaux d'Hopkins, c'est une véritable traduction : des poèmes français équivalents aux poèmes anglais. Dans l'ensemble, ce pari difficile a été tenu. La traduction du *Naufrage du Deutschland* et celle de quelques sonnets des dernières années sont admirables — on serait tenté de les qualifier de « tours de force » si l'expression n'avait pas quelque chose de péjoratif. Témoin ce début d'un sonnet de 1885 :

---

\* Il s'agit de la reprise en un volume de deux publications précédentes : un choix de poèmes et de proses publié en 1957 sous le titre *Reliquiae* et la version du *Naufrage du Deutschland* publiée en 1964.

*I wake and feel the fell of dark, not day.  
 What hours, O what black hours we have spent  
 This night ! what sights you, heart, saw ; ways you went !  
 And more must, in yet longer light's delay.*

*With witness I speak this. But where I say  
 Hours I mean years, mean life. And my lament  
 Is cries countless, cries like dead letters sent  
 To dearest him that lives alas ! away.*

Réveil : je sens le chu du noir, non pas le jour.  
 Quelles heures, déjà, ô quelles noires heures  
 De nuit ! Mon cœur, quelles visions ! Par quelles voies !  
 Et quelles à subir tant que tarde encor l'aube !

J'ai témoin pour ce que j'avance. Or, quand je dis  
 Heures, j'entends années, j'entends vie. Et ma plainte  
 Est cris sans nombre, cris lancés comme des plis  
 Perdus vers le très cher qui vit las ! hors d'atteinte.

À ce choix de poèmes (dont il faut regretter qu'il soit si restreint), Leyris a joint la traduction de quelques proses : des pages de journal des années 1869-1870, un sermon, des extraits de la correspondance et quelques dessins d'Hopkins (malheureusement assez médiocrement reproduits). Même si le texte anglais n'est pas donné en regard de la traduction des proses comme il l'est pour les poèmes (comme si Hopkins était moins écrivain en prose qu'en vers), il s'agit d'un apport significatif : Hopkins est un prosateur remarquable et un excellent commentateur de ses propres poèmes. Il faut signaler, enfin, la préface dense où Pierre Leyris réussit à présenter sans didactisme les traits essentiels de l'œuvre d'Hopkins ainsi qu'à justifier amplement le parti qu'il a adopté dans sa traduction.

Ces deux traductions sont, on l'aura compris, plus complémentaires que concurrentes. Un lecteur de langue française, même s'il connaît bien l'anglais, n'a pas trop de l'une et de l'autre pour aborder l'œuvre d'un poète aussi difficile, l'un des plus grands de la modernité.